

Umpiem Mai 14 fév 2014 Thailand Times 11

Umpiem Mai c'est plein sud à partir de Mae Sot et il faut suivre une route magnifique qui serpente tous les cent mètres, monte et descend pendant quatre-vingt kilomètres et fatigue son monde.

Le village Thaï est tout petit, le camp karen, birman, bora et quelques autres ethnies compte dix mille habitants et ressemble étrangement à celui de Mae Sot. On n'a pas perdu de temps, on n'a pas demandé d'autorisation et le trou dans le grillage était à peine moins grand...



Il y règne une atmosphère différente: on y construit moins, les maisons sont plus vieilles, les gamins un peu plus livrés à eux-mêmes, l'entretien est quasiment nul, on jette les ordures dans le ruisseau... comme dans bien des villes d'Asie. Bien sûr, ce n'est pas une raison.



La camp est triste et désolé. Les gamins jouent sur une petite place qui ne s'anime vraiment que parce que nous sommes là.



Néanmoins, il ressemble davantage à un village « normal », il y a des commerces, une place de partage des dons venus des organisations habituelles (UNHCR, ONG comme American Aid...). Dons que l'on inscrit dans un cahier appelé « Ration Book ». Aujourd'hui ce sont de longs bambous qui changent de mains.



Pourtant, on sent une détresse plus grande qu'à Mae La.



Nous apprenons enfin dans un langage clair et ferme les raisons qui ont conduit ces différentes ethnies à fuir leur pays d'origine. L'homme sur la photo est catégorique: « La Myanmar, c'est fini pour moi, pour des raisons politiques». Je lui demande naïvement s'il croit la victoire d'Aug San Su Ky possible et par conséquence l'établissement d'une démocratie en Birmanie. Il est catégorique: « Impossible, le régime est pourri jusqu'à la moelle, je ne retournerai pas dans mon pays Karen ».

Lui ne parle guère de ce qu'il a subi en Birmanie et pourquoi il marche avec des béquilles qui ne le quittent pas. C'est son voisin qui raconte: « Il faisait partie de la résistance, l'armée l'a capturé et ils l'ont roué de coups pendant des heures. Ce sont les coups de pied reçus dans le dos qui l'ont rendu infirme ».



A l'école, après la récréation de midi, on entre en classe de nouveau et on chante l'hymne Karen. Les enfants sont debout dans la salle de classe très sombre et chantent très solennellement.



Les enfants sont une petite vingtaine par classe. Les murs de l'école sont comme ceux des maisons, faits de bambous tressés ou ajourés. Pourtant sans enseignant présent, il n'y a aucun chahut à la fin de l'hymne. Les enfants sont très calmes et rentrent chez eux en nous dévisageant. Ils ont tous un petit signe distinctif qui montre leur appartenance à l'ethnie Karen: le sac de classe, une écharpe, une jupe aux motifs traditionnels.



C'est nous qui mettons un peu le bazar en entrant dans les classes après le coup de gong.



A la troisième photo la jeune fille sourit enfin mais c'est vrai, on ne rigole pas vraiment quand on a douze ou treize ans et qu'on vit derrière une clôture, aussi inefficace soit-elle. L'une de mes correspondant(e)s me rappelait hier ces vers de Victor, le grand Hugo qui, s'il ne faisait pas dans la dentelle, savait dire l'essentiel:

"Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit?
Ils vont, de l'aube au soir, faire éternellement
Dans la même prison, le même mouvement.
Accroupis sous les dents d'une machine sombre,
Monstre hideux qui mâche on ne sait quoi dans l'ombre,
Innocents dans un bagne, anges dans un enfer"

Le monstre est à deux kilomètres à vol d'oiseau.